

L A

MYTHOLOGIE

MISE A LA PORTÉE

DE TOUT LE MONDE.

TOME XII.

LA MYTHOLOGIE

MISE A LA PORTÉE

DE TOUT LE MONDE,

Ornée de cent Figures en couleurs, ou en noir, dessinées et gravées par d'habiles Artistes de Paris.

Ouvrage élémentaire, indispensable aux jeunes gens de l'un et l'autre sexe, et utile à toutes les classes de lecteurs.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME DOUZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

A PARIS,

Chez DÉTERVILLE, Libraire, rue du Battoir, n.° 16.

AN SEPTIEME.



LA

MYTHOLOGIE.

APIS.

Le taureau sacré que l'on adorait sous ce nom, et qui paraît n'avoir été d'abord qu'une divinité locale de la ville de Memphis située sur les bords du Nil, devint, par la suite, l'objet de l'adoration générale des Ægyptiens.

Non-seulement les naturels du pays, mais encore tous les étrangers qui voyageaient en Ægypte,

liopolis était le père du bœuf Apis ; mais cette expression paraît purement allégorique, et semble signifier que le culte de Mnevis était plus ancien que celui d'Apis.

L'opinion générale que les prêtres avaient pris soin de répandre, était, sans contredit, qu'Apis était le fruit d'une vache, rendue féconde par un rayon de la lune, parvenu jusqu'à elle d'une manière merveilleuse. Hérodote, Plutarque, Ælien, Méla et les autres écrivains de l'antiquité s'accordent sur ce point. C'est pour cette raison, disent-ils, qu'il devait avoir sur le corps tant de marques semblables à la lune, et surtout une tache blanche, en forme de croissant, sur le côté, laquelle croissait et dé-

croissait comme la lune. Son autre marque était un nœud sous la langue, de la figure d'un escarbot. C'était, selon toute apparence, un taureau tacheté de noir et de blanc.

Il ne devait vivre qu'un certain nombre déterminé d'années ; ce temps expiré, il se précipitait, disaient les prêtres, dans un puits caché, et l'on cherchait alors un autre bœuf qui eût les mêmes marques. Si par hasard il venait à mourir avant le temps fixé, toute l'Ægypte était plongée dans le deuil ; on se coupait les cheveux en signe de tristesse, et on l'enterrait en pompe dans le temple de Sérapis, près de Memphis. Les

prêtres ne tardaient jamais beaucoup à retrouver un jeune et nouvel Apis, et dès qu'il était découvert, le deuil de toute l'Ægypte se changeait en une alégresse générale. On lui construisait, à l'endroit même où on l'avait trouvé, une étable tournée vers l'orient, dans laquelle on le nourrissait de lait quatre mois; ce temps expiré, une troupe de prêtres le conduisaient aux bords du Nil, et l'embarquaient sur un vaisseau magnifique qui l'amenait à Nilopolis où les femmes vraisemblablement, dans l'espérance de devenir fécondes par ce moyen, lui rendaient un culte déshonnête pendant quarante jours, après lesquels il n'é-

tait plus permis à aucune femme de le voir; enfin, le vaisseau le transportait à la sainte ville de Memphis. Là, on le nourrissait, avec le plus grand soin, dans son sanctuaire. Il y avait même deux temples qui lui étaient consacrés; on regardait comme un heureux présage lorsqu'il entrait dans l'un; c'était, au contraire, un mauvais augure, lorsqu'il entrait dans l'autre. On prenait soin de sa mère dans un édifice sacré, attenant aux temples; et les bâtiments circonvoisins contenaient les plus belles vaches qu'on avait choisies pour ses plaisirs. Il y avait de larges et vastes allées attenantes à sa demeure, afin qu'il pût s'y divertir

et sauter en liberté. On célébrait en son honneur plusieurs fêtes, dont la plus célèbre était celle de sa naissance, qui durait sept jours. Entr'autres victimes, on lui immolait aussi des taureaux.

Apis servait d'oracle aux Ægyptiens et aux étrangers. Les prêtres interprétaient ses différents mouvements, comme autant de signes de l'avenir. Il en était de même de l'acceptation ou du refus de la nourriture que lui présentait celui qui le consultait. C'est ainsi, dit-on, qu'en refusant la nourriture que lui offrit Cæsar Germanicus, il annonça la mort prochaine de ce prince. Lorsqu'il sortait de son habitation, et paraissait au mi-

lieu du peuple, on lui faisait place; une troupe de jeunes garçons le suivaient, et chantaient des cantiques en son honneur, et étaient alors inspirés. On prenait pour des oracles, et on interprétait tout ce que ces jeunes garçons disaient dans cette extase, et les paroles qui leur échappaient, lorsqu'ils jouaient dans les vestibules du temple.

Apis était évidemment un symbole du Nil, en tant que ce fleuve féconde l'Ægypte. Personne n'ignore que les Grecs désignèrent aussi les dieux des fleuves par des têtes, ou du moins par des cornes de bœuf, soit que par là, ils voulussent faire allusion au bruit des fleuves qui ressemble au mugissement d'un

taureau, ou qu'ils voulussent simplement marquer que les fleuves sillonnent la terre, de même que le bœuf, attelé à la charrue, la sillonne en labourant; soit pour faire entendre que les meilleurs pâturages se trouvent sur les bords des fleuves, ou pour indiquer que les fleuves imitent, dans leurs détours, la courbure des cornes du taureau. Peut-être que dans le principe ce symbole faisait généralement allusion à la force et à l'impétuosité des fleuves, car dans le langage poétique de l'orient, le taureau, et surtout l'instrument de sa défense, la corne, s'employait, comme on sait déja, comme un symbole de la force; aussi les Grecs ne représentaient-ils,

sous l'image d'une divinité mâle, et par des cornes ou même des têtes de taureaux, que les grands fleuves et les torrents impétueux, ils figuraient les sources et les ruisseaux qu'ils personnifiaient par des nymphes, créatures douces, et du sexe féminin. Ce fut donc aussi de la sorte que les Ægyptiens prirent le taureau pour un symbole du Nil, tant à cause de la grandeur de ce fleuve, que parce qu'il fertilisait leurs champs. Les Ægyptiens s'imaginaient que la nouvelle lune influait sur l'accroissement du Nil, et voilà pourquoi Apis était consacré à la lune, et devait en porter l'image. C'est aussi pour la même raison, au rapport d'Aélien,

qu'on célébrait la principale de ses fêtes, c'est-à-dire, celle de sa naissance, précisément dans la saison de l'année où l'on s'apercevait de l'accroissement du Nil. Comme d'ailleurs Isis signifiait la lune, cela nous fournit l'explication d'une pierre gravée du cabinet de Stosch, où l'on voit Isis assise et nourrissant le bœuf Apis de son lait. C'est la lune qui nourrit le Nil, et le fait croître. Mais la position du soleil influait aussi considérablement sur l'accroissement du Nil, ou plutôt cet accroissement n'avait jamais lieu que dans une certaine saison, le soleil se trouvant alors dans une position déterminée. Sous ce rapport, Apis

Challiou del. *Alix sculp.*

ISIS NOURRISSANT LE BŒUF APIS
DE SON LAIT.

était aussi consacré au soleil, et par conséquent le symbole d'Isis et d'Osiris. Le culte de Sérapis ayant par la suite succédé à celui d'Osiris, Apis fut pareillement consacré à ce premier dieu. Nous possédons encore une médaille de Busiris qui représente Apis sur la main de Sérapis.

Le croissant qui, sur une pierre gravée, paraît au dessus du bœuf, fait voir clairement que ce bœuf est une image d'Apis; et, comme au premier aspect, l'extrême petitesse de la pierre empêche de découvrir les ailes des deux garçons, on peut les prendre pour ces jeunes enfants qui, comme nous l'avons dit plus haut, jouaient et chantaient autour d'Apis, lors-

qu'on le faisait sortir de sa demeure, et dont on recueillait les paroles comme autant d'oracles. Il n'y avait alors que leurs flambeaux qui, sans contredit, n'auraient pas manqué d'effaroucher un véritable bœuf, qui pourraient causer quelque difficulté dans l'explication; mais avec un peu d'attention, et à l'aide d'un microscope, on découvre à ces enfants des ailes, telles que leur en a donné le dessinateur de la gravure. Ces enfants sont conséquemment des génies, et la représentation ne peut être qu'allégorique. Les flambeaux, qu'on donne si souvent comme attributs aux génies, dans des occasions solennelles, ne sont donc point déplacés. La pierre gravée

représente en conséquence une solennité en l'honneur d'Apis. C'est peut-être sa consécration, ou bien la fête de sa naissance.

LE SPHINX.

Le Sphinx est un être composé de deux natures ; il a la partie antérieure humaine, et la partie postérieure d'un lion.

Nous avons déja vu l'histoire du *Sphinx thébain* dans celle d'Œdipe ; ce n'est pas celui dont nous devons ici nous occuper, c'est le *Sphinx ægyptien* qui se distingue de l'autre par l'absence des ailes, dans les images très-anciennes ; mais cette marque distinctive cessa d'être strictement observée quand les Alexandrins confondirent les traditions grecques et ægyptiennes.

Le Sphinx ægyptien, dans son



Challiou del. Alix sculp.

PYRAME & THISBE.

type primitif, n'a point de mamelles; il a la figure d'un homme, et c'est pourquoi Hérodote l'appelle *Andro Sphinx*. Au reste, on ignore l'étymologie de son nom.

Philostorgue a pensé que cette image était prise de la figure d'une espèce de singe appellé *Sphinx;* mais M. Zoéga fait voir très-clairement la fausseté de cette supposition.

Le Sphinx a été regardé comme l'emblême du signe de la Vierge et du Lion, sous lequel s'opère le débordement du Nil; mais il faudrait admettre que le Sphinx ægyptien était femelle, et nous venons de voir qu'il était mâle. M. Zoéga pense que c'est un symbole de la sagesse, ou de la force

que donne à l'homme la prudence de sa pensée et de sa conduite.

Le Sphinx ægyptien est représenté sur des médailles de Domitien, d'Adrien, de Marc-Aurèle; c'est un Andro Sphinx, en forme de lion couché, avec les pattes de devant étendues. Sur son front est un petit serpent; souvent aussi son menton est garni d'une barbe postiche qui est la marque distinctive des figures mâles ægyptiennes. On la voit, par exemple, à deux Sphinx qui sont représentés sur l'obélisque Flaminien, et qui ont des mains d'homme, et un bonnet sur la tête; ce bonnet (*calantica*) ne se trouve que sur la tête des figures mâles, surtout de celles qui ont été placées comme

gardiens à l'entrée d'une porte. Les Sphinx ont rarement une crinière sur les médailles. L'usage des Ægyptiens n'était pas de désigner cette crinière par des cheveux ; ils l'indiquaient ordinairement par des lignes tracées à l'endroit qui devait être garni de cheveux. C'est ainsi qu'on le voit à grand nombre de Sphinx et de lions, et cette circonstance sert merveilleusement bien à déterminer l'âge d'un monument. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer le Sphinx, dans le palais Borghese, avec le lion à la *Scala Capitolina*, et celui-ci avec les lions d'Aqua Felice dont le travail est grec.

Le Sphinx ægyptien, comme symbole de la force et de la sa-

gesse, servait à deux fins, comme gardiens à l'entrée des temples consacrés à l'être suprême, dont l'adoration se faisait en esprit ; les Ægyptiens ne voulant jamais le représenter sous aucune forme. La douceur de leurs traits devait attirer les hommes vers le sanctuaire, tandis que la vue de leurs griffes servait à les en éloigner. C'est ainsi que l'expliquent Hérodote, Strabon et d'autres écrivains, de même que la peinture d'Herculanum, et les médailles de Trajan. Les Sphinx que l'on voit encore à Rome, et ceux sur les médailles, qui sont couchés, paraissent avoir servi à cet usage. On voit dans le muséum Arigoni une tête de Sérapis au dessus d'un Sphinx cou-

ché, ce qui indique probablement le dieu dont le Sphinx gardait le temple.

Comme symbole de l'Ægypte, semblables aux différents animaux sur les médailles des empereurs qui représentent autant de provinces différenses. Cet usage n'est point, à la vérité, indiqué par aucun auteur; cependant on ne sauroit en douter, en cherchant à expliquer plusieurs médailles. C'est ainsi que l'on voit sur l'obélisque du Champ de Mars deux Sphinx qui présentent une pyramide à un roi assis, et quatre autres sur l'obélisque Flaminien, dont chacun porte une offrande, et qui sont, à coup sûr, l'image du peuple d'Ægypte. Tous ces Sphinx ont des

mains d'hommes, circonstance qui a échappé à l'attention des Antiquaires, et dans laquelle cependant je ne prétends pas trouver un sens mystique; je crois plutôt que les mains ne leur ont été données par l'artiste que parce qu'il eût été inconvenant de présenter des offrandes avec des pattes d'animaux.

LE LION.

Le Lion était un objet de culte plus particulier de la ville de Léontopolis, ainsi que le prouvent les médailles de cette ville, et celles de Mareotis, quoiqu'il soit difficile d'en déterminer la raison, parce que Léontopolis était situé au milieu du Delta où le Lion n'a guère pu se faire remarquer, soit par des ravages, soit par le bien qu'il pouvait faire. Peut-être est il permis de conjecturer que cette ville, ayant été une colonie æthiopienne, ses premiers habitants y avaient transplanté le culte du

Lion qui, dans toute l'Ægypte, n'était adoré que dans cette même ville.

Cependant on trouve si fréquemment cet animal sur les monuments d'Ægypte, qu'il lui faut supposer une signification plus générale. Il était, selon Horus, le symbole du Nil; dans les mystères *mithriaques*, dans les *genéthliaques* et dans les fables modernes d'Harpocrates, il représente, à cause de sa force et de la chaleur de son tempérament, le soleil au zénith; c'est ce qui a fait donner son nom à la constellation dans laquelle le soleil se trouve dans les grandes chaleurs.

On ne comprend pas facilement

comment le Lion aurait pu être le symbole du Nil. Horus dit que c'est parce que les eaux de ce fleuve se débordent lorsque le soleil est au signe du Lion; mais cette opinion ne cadre pas avec l'antiquité, parce qu'aucun témoignage n'atteste que dans le zodiaque des Ægyptiens il s'était trouvé un Lion; il y avait plutôt à sa place un serpent. Il paraît donc plus naturel d'attribuer l'origine de ce symbole aux cataractes du Nil qui, par leur impétuosité et leur bruit, ont quelque ressemblance avec la force et le mugissement du Lion. En représentant le Nil par l'image d'un Lion, les Ægyptiens auraient fait à-peu-près la même chose que les

Grecs qui représentaient les dieux des fleuves avec des cornes de taureau, et qui avaient consacré à Neptune un taureau.

Dans la langue ægyptienne, les mots de *lion* et d'*eau* étaient des synonymes, et il est hors de doute que plusieurs hiéroglyphes étaient fondés sur la ressemblance de la prononciation. Il est donc vraisemblable que le Lion, qui était une espèce de divinité aux yeux des Léontopolitains, était un ancien symbole du Nil.

M. Zoéga conjecture que la figure de l'homme qui combat contre un lion, et dont Diodore fait mention, en parlant du temple d'O-

symandias, n'était autre chose que l'image de ce roi domptant les flots impétueux du Nil, en établissant des digues et des canaux.

Maintenant il est aisé de donner l'explication d'une autre figure ægyptienne, de celle d'une femme avec des mamelles pleines, et avec une tête de lion : c'est sûrement le symbole de la terre que le Nil couvrait et fécondait par ses inondations ; aussi explique-t-il par là pourquoi on ne trouve jamais une figure mâle avec la tête d'un lion. La crinière, que l'on remarque à ces têtes de lion, ne désigne pas les rayons du soleil, comme le prétend Horus, mais le

débordement du Nil, comme la barbe flottante était le symbole de Jupiter Pluvius.

LE LOUP.

On explique différemment la grande vénération que les Ægyptiens avaient pour le Loup, et le grand nombre de monuments sur lesquels cet animal est représenté. La raison la plus vraisemblable est, sans contredit, celle qui est tirée de l'usage qu'on faisait anciennement des Loups en les apprivoisant et en les employant comme gardiens des maisons. Sur cette opinion se fonde le récit de Plutarque qui raconte qu'Osiris lui avait paru sous la figure d'un Loup, et lui avait aidé à vaincre Typhon;

et cet autre de Diodore qui prétend qu'un jour les Ægyptiens avaient été mis en déroute par des Loups.

On voit cet animal, sur un grand nombre de monuments, comme gardien; par exemple, sur un relief, dans le muséum Borgianum où il est placé à côté d'une thiare, et le plus souvent sur des sarcophages, avec un drapeau, sur les crénaux d'une muraille. Cet usage primitif qu'on faisait du Loup, a fait naître, dans la suite, l'idée d'une divinité tutélaire; et, c'est sous ce rapport qu'on le voit avec Horus et Harpocrates.

Cette idée d'un dieu tutélaire paraît avoir passé de l'Ægypte

chez les Grecs qui avaient, comme on sait, un Apollon Lucius. Mais ceux-ci ne se contentaient pas de l'idée originaire; ils firent bientôt d'Apollon un Lycochtone, c'est-à-dire, le soleil qui tue la nuit ou le crépuscule. Car je regarde comme très-arbitraire l'opinion d'après laquelle le Loup était consacré au soleil, à cause de sa vue pénétrante. A peine cette opinion avait-elle été reçue, que les Grecs et les Ægyptiens, principalement dans des temps plus modernes, s'efforcèrent de trouver, de plus en plus, des traits de ressemblance entre le soleil et le Loup. On finit même par rapporter toutes les qualités des animaux au soleil. C'est ainsi que l'on voit sur une médaille

de Trajan un Harpocrates monté sur un Loup, pour désigner le cours rapide du soleil autour de la terre.

LE SERPENT.

Ce reptile a différentes significations sur les monuments; on le voit, comme image de la divinité et de la nature, sur des médailles, et au dessus de l'entrée des plus anciens temples. Sous ce rapport, il est appellé par les Grecs *Agathodæmon ;* et c'est apparemment dans ce sens là qu'il faut expliquer le Serpent avec une tête de Sérapis sur des médailles frappées sous Antonin où Sérapis signifie, *génie bienfaisant et maître de la nature.* On voit aussi ce Serpent sur une médaille de Néron, avec

une légende qui indique que cet empereur était un nouveau bienfaiteur pour l'Ægypte. Comme symbole de la fécondité dans la main d'Isis, sur une médaille de Memphis. Ce Serpent est une femelle. Attendu que le Serpent rajeunit, pour ainsi dire, tous les ans, on peut le prendre pour le symbole du soleil sur une médaille de Verus où un Serpent avec une tête de Sérapis est monté sur un cheval qui marche, image de l'année qui s'écoule. La tête de Sérapis représente le soleil comme souverain du monde.

On voit sur quelques médailles d'Adrien, deux Serpents, un mâle et une femelle, dont celle-ci a une

fleur sur la tête, et à ses côtés un sistre et un pavot, tous attributs d'Isis. Cette représentation se rapporte, sans contredit, aux mystères d'Isis, et à la fécondité de la nature. Le Serpent mâle est représenté avec un caducée et des épis, attributs d'Anubis dieu des fruits, et d'Harpocrates dieu de la sagesse.

C'était là l'explication que M. Zoéga avait d'abord donnée du Serpent femelle; il la rétracte, et pense que ce Serpent gros, et, pour ainsi dire, plein, était le *Serpens Ophylinus, velatus*, que Prosper Alpincy décrit, et qu'il était le même que celui qu'on voit sur des médailles, sur des obélisques

et sur des têtes de statues, et que, par conséquent, il n'était pas inconnu aux anciens, ainsi que le pense Alpin.

LE CROCODILE.

Cet animal représente souvent, ainsi que l'hippopotame, sur les médailles, le Nil. Dans la suite, lorsqu'on eut consacré une figure particulière de ce fleuve, le Crocodile ne parut sur les monuments que comme attribut et compagnon de ce nouveau symbole. Dans les temps reculés, cet animal était plus fréquent dans l'Ægypte, et habitait même dans les canaux qui allaient jusques sur le bord de la mer.

Un voyageur moderne, Sonnini de Manoncourt, rapporte qu'on ne

voit plus de Crocodiles au delà de Siut, l'ancienne Lycopolis dans la Thébaïde, ce qui prouve que les débordements du Nil s'étendaient plus loin autrefois, et qu'ils étaient plus terribles qu'ils ne le sont aujourd'hui; autrement on ne saurait expliquer la rareté de cet animal, et son peu de courage de ne pas remonter jusqu'à l'embouchure du Nil: du moins n'a-t-il pu être chassé par un plus grand nombre d'habitants, car la population, au lieu d'augmenter, a plutôt diminué dans ces contrées. Ce qui a donné lieu à la fable de l'ichneumon, c'est que cet animal détruisait les œufs du Crocodile, ce que, par méprise, on a nommé descendre

dans ses entrailles. Mais cette destruction même des œufs est aujourd'hui sans fondement, d'après Sonnini, parce que l'ichneumon habite précisément les endroits de l'Ægypte où l'on ne voit point de Crocodiles, et où, par conséquent, il n'y a pas d'œufs de Crocodiles, mais bien des œufs d'autres animaux domestiques auxquels il est très-dangereux. Un ennemi bien plus redoutable pour le Crocodile est, selon P. Lucas, une espèce de tortue [*testudo thirsea*]. Cependant il n'est pas impossible que l'ichneumon ait été autrefois très-funeste au Crocodile ; et on ne saurait déclarer comme des contes et des fables, les récits des anciens touchant l'ichneumon, d'au-

tant moins que ces récits sont confirmés par le culte que l'on rendait à cet animal à Héracléopolis et à Léontopolis.

LA GRENOUILLE.

Cet amphibie, objet religieux d'une époque plus moderne de l'histoire ægyptienne, se voit fréquemment sur les médailles, sur la table Isiaque, et sur d'autres images. Il signifie symboliquement, selon Horapolle, un embryon, et physiquement un homme grossier et sans éducation, pris dans un sens moral. Cependant il paraît qu'il a encore une autre signification, quoique à-peu-près semblable, sur les médailles. On sait que, lorsque le Nil rentre dans son lit ordinaire, la terre qui était submergée est couverte d'une infinité de pe-

tits animaux que l'on prend pour des productions de la vase échauffée par le soleil; de ce nombre étaient les Grenouilles. C'est donc d'après sa nature même que cet amphibie appartenait à la classe des symboles qui représentaient l'eau; et comme tel, il était l'image du Nil, et particulièrement de sa vertu fécondante, qui était si grande aux yeux des Ægyptiens, qu'ils lui attribuaient la fécondité des femmes. Il est donc vraisemblable que les petites images de Grenouilles faites d'argile, et qui sont le plus souvent percées, étaient des amulettes pour favoriser la fécondité. On voit sur la tab. Bembina une grenouille assise sur une fleur, et qui paraît dé-

signer Harpocrates, le génie des accouchements, de même que l'homme sur d'autres représentations hiéroglyphiques. Mais sur les médailles, dont les représentations ont un sens plus étendu, la Grenouille désigne la fertilité de la province, et les richesses dont l'Ægypte est redevable au Nil.

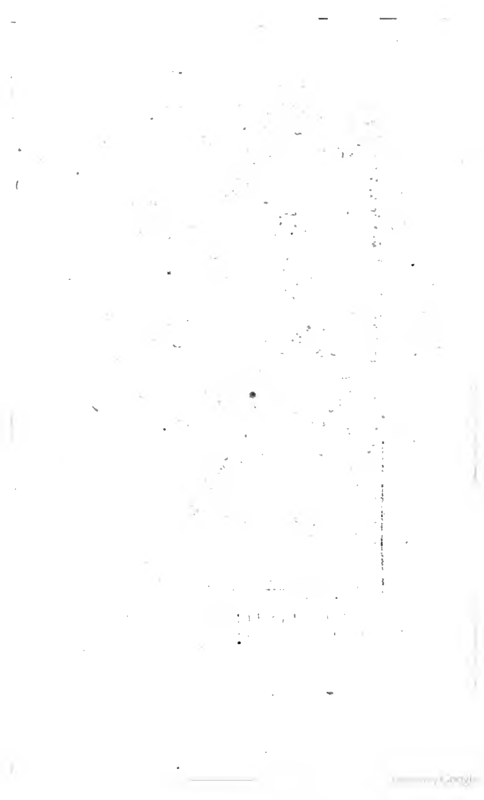
RELIGION

DES

PERSES.

La Mythologie des Perses, comme celle de tous les premiers peuples, est enveloppée d'épaisses ténèbres. Parmi les anciens auteurs qui en ont parlé, on doit distinguer Hérodote et Strabon. Ils sont assez d'accord sur ce qu'ils en racontent, mais leur récit est un abrégé très-succinct de la religion de ce peuple.

Suivant eux, les Perses n'avaient ni temples, ni statues, ni autels, d'après la croyance établie que les dieux n'avaient pas une figure hu-





Challion del. *Alix sculp*

RELIGION DES PERSES; MANIERE DONT ILS FESOIENT LEURS SACRIFICE.

maine. Ils honorèrent le ciel auquel ils sacrifiaient sur les montagnes les plus élevées. Le Soleil ou Mithras, la Lune ou Alfaite, le Feu, la Terre, les Vents et l'Eau, furent de toute antiquité l'objet de leur culte. Ils leur sacrifiaient dans un lieu pur, et ne le pouvaient d'ailleurs sans la présence d'un mage. La victime immolée et découpée se partageait entre les assistants, mais après que le mage avait chanté la théogonie qu'on regardait comme une espèce d'enchantement.

Les Perses avaient un tel respect pour l'eau qu'ils n'osaient cracher dans les fleuves et dans les fontaines, y laver leurs mains, ni jeter aucune ordure.

Leur vénération n'était pas aussi grande pour le feu ; ils l'allumaient non pas en soufflant, mais en faisant du vent avec une espèce d'éventail. Quiconque y soufflait ou y jetait quelque ordure était puni de mort. Il était défendu de l'éteindre avec de l'eau, il fallait l'étouffer avec de la terre. Voilà à peu de chose près, ce que rapportent Hérodote et Strabon sur le Magisme ou religion des Perses.

Quant à ce qu'en ont dit les écrivains postérieurs, et les modernes surtout, quoique ce ne soient que des conjectures amusantes, je me trouve réduit à recourir à eux pour completer cét article. Les derniers se fondent, à la vérité, sur des mo-

numents; mais l'authenticité de ces monuments est absolument désavouée. Il n'entre point dans mon objet de discuter les opinions des uns et des autres, j'assurerai seulement qu'un point sur lequel tous les historiens conviennent, c'est que les Perses ne reconnaissaient qu'un souverain Etre, dont le feu était le symbole. Leur principal dogme était de croire à deux principes, *Oromase* et *Arimane ;* l'un bon, auteur de tout bien, et né de la plus pure lumière ; l'autre mauvais, auteur de tout mal, et fils des ténèbres. Zoroastre qui trouva ce système établi, imagina, selon Plutarque, un médiateur entre ces deux divinités, et ce médiateur fut ap-

pelé *Mithras.* Ce nom désignait le Soleil, leur grande divinité, dont l'image était le feu. Le même auteur ajoute que ce peuple croyait que les chiens, les oiseaux et les hérissons de terre étaient soumis au domaine du premier de ces deux principes; et que tous ceux de ces animaux qui vivaient dans l'eau appartenaient au second.

Je reviens au dieu Mithras. Les Perses le disaient né d'une pierre, ce qui pourrait signifier ou le feu qui sort de deux cailloux frappés l'un contre l'autre, ou que c'était de cette manière qu'on avait eu le premier usage du feu. Plutarque * donne à Mithras la même origine,

* De Fluminibus.

et ajoute que ce dieu souhaitant avoir un fils sans le commerce des femmes, avait couché avec une pierre, de laquelle il avait eu un fils nommé *Diorphus*, ou la lumière.

Il n'y a jamais eu de dieu sans prêtres et sans mystères. Les fêtes établies en l'honneur de Mithras se célébraient à des jours marqués, dans des cavernes, d'après l'institution de Zoroastre, qui le premier avait choisi pour cela un antre arrosé de fontaines et couronné de verdures. Ces fêtes se divisaient en Persiques, en Eliaques, en Gryphes, en Léontiques et en Coraciques. Les prêtres, qui probablement étaient en grand nombre, portaient plusieurs noms. On les

appelait *Coraces*, corbeaux ; *Hierocoraces*, corbeaux sacrés; *Leones* ou *Leontini*, lions ; et les prêtresses *Leænæ*, lionnes: car Mithras eut aussi des prêtresses. Les différents ordres des prêtres se revêtaient des figures des animaux dont ils portaient les noms ; les Léontins seuls avaient droit de prendre les figures de tous les animaux qu'ils voulaient. De là aussi les mysteres eux-mêmes furent appelés *Coracia*, *Leontica*, *Gryphia*, etc. Ainsi les *Coraces*, présidaient aux coraciques ; les *Leontins*, aux léontiques, etc.

Ils célébraient ces différents mystères avec les habits qui distinguaient leur sacerdoce.

Pour être admis dans cet ordre, il fallait se résoudre à un noviciat pénible, et même effrayant. Celui qui demandait à être initié devait passer par quatre-vingts sortes d'épreuves. D'abord on le faisait baigner, puis on l'obligeait à se jeter dans le feu ; ensuite on le reléguait dans un lieu désert, où il était soumis à un jeûne rigoureux de cinquante jours. Après cela on le fustigeait pendant deux jours entiers, et on le mettait pendant vingt autres dans la neige. Ce n'était qu'après avoir été ainsi éprouvé qu'on était admis aux mystères de Mithras. Entre autres cérémonies de l'initiation, on mettait un serpent dans le sein de celui qui voulait

participer aux mystères de ce dieu; un auteur a dit que ce serpent était d'or. On subissait aussi l'épreuve de l'épée, c'est-à-dire qu'on menaçait de toutes manières l'initié avec la pointe d'un glaive qu'on lui portait sur toutes les parties du corps.

La principale fête en l'honneur de Mithras, était celle de sa naissance. On lui immolait des chevaux et des taureaux, ou des bœufs. Quelques-uns ont prétendu que le serpent et le lion étaient ses principaux symboles. Le corbeau lui était spécialement consacré. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que de tout ce que l'histoire et les monuments nous ont transmis sur ce dieu, on ne voit nulle part la figure sous laquelle il

a dû être représenté. Il nous reste bien des marbres, et en très-grand nombre, mais d'abord nous n'avons aucun monument persan; en second lieu, tous nos bas-reliefs ont été faits en Italie, et déterrés à Antium, à Naples, à Milan et dans beaucoup d'autres villes; et puis tous sont allégoriques. Les opinions des savants sont très-partagées sur leur signification. Ceci nous conduit naturellement à observer que le culte de Mithras passa en Cappadoce et en Grèce, et que Pompée en porta la connaissance à Rome, d'où il se répandit dans toute l'Italie.

Il n'est donc pas surprenant qu'on ait découvert tant de monuments consacrés à Mithras, non seulement

dans cette dernière contrée, mais encore dans les autres provinces soumises aux Romains.

Il existait encore chez les Perses d'autres divinités auxquelles ils érigèrent des statues, des temples et des autels, quand l'usage s'en fut introduit.

Plutarque nous apprend qu'ils invoquaient le dieu Pluton et les ténèbres en cette manière : après avoir pilé dans un mortier la plante nommée *Omonri*, ils la mêlaient avec le sang d'un loup, et emportaient cette composition dans un lieu obscur, où le soleil ne luisait jamais. Ils honoraient aussi d'une manière particulière la déesse *Anaitis*, *Anandratus*, et *Omanus*, dont

on portait la statue avec beaucoup de pompe et de cérémonie.

L'histoire parle encore d'une fête appelée *Sacea* ou *Sakea*, du nom de la divinité à laquelle elle était consacrée. Cette fête durait cinq jours, et pendant tout ce temps les maîtres servaient leurs valets; de là sans doute est venu le même usage pratiqué dans les Saturnales. L'un des valets, qu'on nommait pour le moment *Zoganès*, était revêtu d'un habit royal, et agissait comme s'il eût été véritablement le maître de la maison.

Strabon rapporte l'origine de cette fête à une victoire éclatante remportée par un roi de Perse sur une peuplade scythe appelée *Sakes*

ou *Saques*. Pour en éterniser le souvenir, les Perses, suivant cet auteur, élevèrent un monceau de terre sur une pierre, dont ils formèrent une petite montagne qu'ils environnèrent de murailles, et bâtirent dans l'enceinte un temple qu'ils consacrèrent à la déesse Anaïtis, et aux dieux Omanus et Anandratus; enfin, ils établirent en leur honneur une fête appelée *Saca*.

Les mythologues sont encore très-divisés sur les divinités que je viens de nommer. Les uns prétendent que *Sakea* est la même qu'Anaïtis; les autres croient voir dans celle-ci Vénus; d'autres, Diane ou la Lune.

Plusieurs soutiennent au contraire qu'Anaïtis, Omanus et Anandratus

étaient des dieux naturels, c'est-à-dire, des humains divinisés, et cela contre le sentiment même de Strabon, qui dit formellement que ces deux derniers étaient les génies des Perses. De tant d'opinions différentes sur le Magisme ou la religion persane, concluons que les dissertations faites à ce sujet par les écrivains postérieurs à Hérodote et à Strabon, ne sont que des fictions plus ou moins ingénieuses.

RELIGION

DES

GAULOIS.

Les Gaulois étaient déja vieux à l'époque où commence pour nous l'histoire de leur religion, et bien longtemps avant qu'ils fussent connus, ils avaient un culte et des lois. On ne sait rien de leur origine, mais on peut croire que la première forme de leur gouvernement fut théocratique. Et en effet, au moment où César pénètre chez eux, nous y voyons une classe d'hommes jouir des plus grands honneurs et des plus grands privi-

léges, et disposer de presque tout; un tel crédit, sans doute, ne peut guères s'acquérir qu'après de longs efforts. Cette classe était les *Druides*. Ils n'étaient pas tous du même rang et d'une égale dignité. Plusieurs d'entre eux étaient au dessus des autres, mais tous étaient soumis à un chef suprême qu'on pourrait nommer archidruide. Ce grand-prêtre était élu parmi les premiers druides, à la pluralité des voix. Cette suprême dignité réunissait tant de puissance, de richesses, d'honneurs, et de droits de toute espèce, qu'elle était extrêmement ambitionnée, et que l'élection de celui qui devait la remplir occasionnait quelquefois une guerre civile.

Les druides étaient aussi divisés en trois classes distinctes qui s'appliquaient à diverses branches de connaissances, et qui remplissaient différentes fonctions dans le ministère de la religion ; les Bardes, les Euhages ou Vates, et les Druides : ce dernier nom, quoique appliqué à une classe particulière, se donnait ordinairement à tout l'ordre.

Les *Bardes* étaient les poètes héroïques, historiques et généalogiques de la Gaule. Ils n'appartenaient pas proprement au collége des prêtres, et ils ne se mêlaient point immédiatement de ce qui concernait la religion ; ils s'abstenaient même avec soin d'insérer dans leurs poèmes rien de sacré.

Ceux de la seconde classe s'ap-

pelaient en gaulois *Fuids*. Ils étaient incontestablement de l'ordre des prêtres, et jouaient un rôle important dans les actes publics de la religion, spécialement chargés de composer en l'honneur des dieux des hymnes qu'ils chantaient, dans les solennités sacrées, aux sons de leurs harpes et de leurs autres instruments. Ils étaient en un mot les musiciens sacrés, les poètes religieux et les prétendus prophètes de toutes les nations celtiques, qui les regardaient comme inspirés et comme favorisés des révélations du ciel relativement à la connaissance de la nature des choses, de l'avenir et de la volonté des dieux.

Les Druides qui composaient la

troisième classe, étaient en bien plus grand nombre que les autres. Toutes les cérémonies de la religion étaient de leur ressort, excepté celles réservées aux précédentes; il est probable qu'ils remplaçaient les Faids absents, et qu'ils les aidaient même dans leurs fonctions ordinaires. Le service de chaque temple ne pouvait être fait que par un nombre considérable de ces prêtres. On croit qu'ils vécurent dans le célibat, qu'ils furent réunis en espèce de communauté près du temple où ils exerçaient, et qu'ils étaient servis par une race de femmes dont je parlerai incessamment. On présume aussi, mais sans fondement, que quelques-uns, dégoûtés

de la vie mondaine de la plupart de leurs confrères, se firent hermites. A en juger par la vénération superstitieuse du peuple et des grands pour leurs personnes, l'obéissance aveugle avec laquelle tous exécutaient leurs volontés, leurs revenus devaient égaler leur puissance. Néanmoins, quoiqu'on ne sache rien à cet égard, on est porté à croire qu'ils ont eu d'immenses possessions. Du reste, une grande portion des offrandes qui étaient apportées dans les lieux sacrés et présentés à leurs dieux, leur appartenait. Ces offrandes étaient très-fréquentes, et très-considérables dans quelques occasions. Souvent les états et les particuliers les con-

sultaient sur le succès des entreprises qu'on projetait, ainsi que sur les événements futurs, et ce n'était pas sans de riches rétributions. L'administration de la justice, la pratique de la médecine, l'enseignement des sciences, étaient entre leurs mains; et ces différentes branches devenaient pour eux extrêmement productives. Ils ne tiraient pas de moins gros profits de ceux qu'ils initiaient dans les mystères de leur théologie. Plusieurs ont prétendu qu'il y avait outre cela certaines taxes annuelles dont on ne connaît pas bien la nature, et dont le paiement était exigé de chaque famille par les prêtres du temple. Pour assurer le paiement

exact de ces taxes, voici les moyens qu'ils avaient imaginé : toutes les familles du district étaient obligées sous peine d'encourir l'excommunication, d'éteindre leur feu le dernier soir d'octobre, de se rendre au temple avec leur taxe annuelle, et de recevoir le premier jour de novembre une partie du feu sacré de l'autel, pour rallumer celui de leurs maisons. Si l'un des amis ou des voisins des délinquants leur fournissait du feu, ou même leur parlait, il était frappé de la même excommunication. Ainsi on se voyait tout à-la-fois privé du feu, du droit d'assister à toutes les solennités sacrées, et de tous les autres avantages de la société. Un passage de

Strabon porte à croire que le nombre des prêtres était considérable chez la nation gauloise : on l'entretenait avec soin dans cette idée, que plus il y aurait de Druides dans le pays, plus les moissons et les denrées de toute espèce seraient abondantes. Au rapport de César, un grand nombre d'hommes, séduit par les honneurs et les richesses dont jouissaient les Druides, embrassait volontairement leur discipline, et beaucoup plus étaient consacrés à cet ordre par leurs parents.

Outre les Druides, il existait aussi des Druidesses qui partageaient les fonctions, les honneurs et les émoluments du sacerdoce. On

les divise également en trois classes. La première faisait vœu de virginité, et vivait en communauté dans une grande retraite. Celles qui la composaient jouaient le rôle de prophétesses ; consultées dans les occasions importantes, elles rendaient des oracles ; on leur donnait le titre honorable de *Senæ*, c'est-à-dire, femmes vénérables. La seconde classe était formée de certaines dévotes, qui étaient à la vérité mariées, mais qui passaient la plus grande partie de leur temps dans la compagnie des Druides ; elles étaient presque toujours occupées de fonctions religieuses, et ne voyaient que rarement leurs maris. La dernière classe des Druidesses était la

moins relevée, et ne se composait que de celles qui remplissaient les fonctions les plus serviles, soit dans les temples, soit dans les sacrifices, soit auprès des personnes des Druides.

On ne connaît presque rien de la doctrine des Druides. Ils avaient deux systêmes d'opinions religieuses très-différents l'un de l'autre. Ils en communiquaient un aux initiés dans leur ordre, et leur faisaient jurer solennellement, lors de leur admission, de garder le plus profond secret. Pour empêcher cette doctrine de transpirer, ils avaient la précaution d'instruire leurs disciples dans des cavernes, au milieu des plus épaisses forêts, afin de

n'être point surpris par aucun de ceux qui n'étaient pas initiés. Ils s'étaient également fait une loi inviolable de ne rien écrire, et de ne jamais confier aux femmes aucun des points de leurs opinions secrètes. Quant à l'autre systême, ils le rendaient public, en ce qu'il était calculé pour favoriser le penchant du peuple à la superstition, et pour augmenter leur propre considération et leur opulence. Le seul point connu de leur théologie secrette est l'immortalité de l'ame. Suivant César et Diodore, ils enseignaient la transmigration des ames dans d'autres corps ; et selon d'autres, que l'ame après la mort montait dans une sphère plus élevée, et y jouissait d'une félicité pure.

Leur théologie publique, comme celle de tous les prêtres, consistait dans le détail des généalogies, des attributs, des fonctions et des actions de leurs dieux, ainsi que dans les différents moyens d'appaiser leur colère, d'obtenir leur faveur et de découvrir leur volonté. Ils la rédigeaient en vers pleins de figures et de métaphores, et la transmettaient, du haut de petites éminences, à la multitude qui les entourait. Ils avaient soin d'entremêler leurs déclamations poétiques de préceptes pour le réglement des mœurs ; et exhortaient surtout à combattre vaillamment pour la défense de la patrie. La doctrine secrette et publique des Druides, ainsi que leur systême de morale

et de philosophie, devinrent si étendus et si compliqués, qu'il ne fallait pas moins de vingt ans à leurs disciples pour apprendre toutes leurs différentes parties.

Passons maintenant aux dieux qui furent adorés par les Gaulois. Le premier, *Hésus*, resta longtemps l'objet de leur culte unique; mais lorsque le polythéisme s'introduisit, *Hésus*, ou l'Etre suprême et tout-puissant, devint un dieu particulier; et comme les Gaulois étaient très-adonnés à la guerre, ils le regardèrent comme le dieu des armées et des combats, de qui ils devaient attendre la victoire.

Teutatès était une de leurs divinités particulières; ils en firent le

souverain des enfers. Les uns veulent que ce soit le Dis et le Pluton des Grecs et des Romains, les autres le prennent pour Mercure.

Le tonnerre reçut des honneurs sous le nom de *Taranis*, ainsi appelé de *Taran*, qui veut dire *foudre*. Son culte, comme ceux d'Hésus et de Teutatès, fut cruel et ensanglanté.

Les principaux dieux des Gaulois furent le Soleil et la Lune, mais ils portaient à celle-ci une vénération toute particulière et de préférence. Les expéditions nocturnes où ils se livraient au pillage étaient fréquentes ; aussi croyaient-ils ne devoir pas combattre et s'engager dans aucune entreprise importante,

tant que cet astre, leur protecteur et leur guide, était dans un état d'obscurité.

Des mortels eurent aussi parmi eux des temples et des autels. Ces êtres déifiés étaient Satúrne, Jupiter, Mercure, et les autres princes et princesses de la famille royale des Titans qui avaient régné avec tant d'éclat soit en Asie, soit en Europe, pendant les âges patriarchaux. Quelques auteurs pensent que ces dieux étaient nationaux, c'est-à-dire, que contre l'opinion communément adoptée, les Gaulois ne les empruntèrent point des Grecs et des Romains. Ils observent d'abord que tous ces princes déifiés appartenaient aux Celtes par leur

naissance, et étaient souverains des tribus qui peuplaient la Gaule; ce qu'ils prouvent en ajoutant que tous leurs noms avaient un sens dans la langue celtique, et y expriment leurs différents caractères. Ainsi, le nom de Saturne en langue celtique, signifie *martial* ou *guerrier.* On lui sacrifiait des victimes humaines. Vient ensuite Jupiter. Le vrai nom de ce héros était *Jow*, qui en langue celtique veut dire *Jeune :* il lui avait été donné tant parcequ'il était le plus jeune des enfants de Saturne, que parce qu'il s'était rendu célèbre par de plus hauts exploits que ceux de son père, étant encore à la fleur de l'âge. Il passa chez les Gaulois, comme chez

beaucoup d'autres peuples, pour le plus grand des dieux. Mercure fut le fils favori de Jupiter : son nom était composé de deux mots celtiques, *Mercs*, marchandise, et *W*, homme ; ce qui signifierait homme de négoce : il lui fut donné pour avoir favorisé dans ses domaines le commerce, les lettres, l'éloquence et tous les arts.

Les Gaulois adressèrent aussi des hommages religieux à un nombre infini de déesses. On nomme Andraste, qu'on soupçonne avoir été la même que Vénus ou Diane ; Onvana, Minerve, Cérès, Proserpine, et beaucoup d'autres. Les montagnes, les bois, les fontaines et les lacs furent encore consacrés par eux.

Les prières, les offrandes et les victimes constituaient, comme partout, leurs cérémonies religieuses. Les prières étaient ordinairement prononcées par un prêtre désigné à cet effet, et il les prononçait ayant la main sur la tête de la victime, immédiatement avant qu'elle fût tuée.

Les offrandes étaient de plusieurs espèces et de différents degrés de valeur, suivant les circonstances où se trouvaient ceux qui les présentaient ; les Druides encouragèrent beaucoup cette espèce de culte. Les armées, au retour d'une campagne heureuse, offraient ordinairement les plus précieuses dépouilles de leurs ennemis au dieu à qui elles se croyaient redevables

du succès. Ces dépouilles étaient mises les unes sur les autres dans leurs bois consacrés, ou même à côté de quelque lac sacré, et elles étaient regardées comme si respectables, qu'elles étaient rarement violées, si même elles l'étaient jamais.

Les animaux servirent d'abord aux sacrifices ; avant d'être tués avec les cérémonies d'usage, les Druides les examinaient avec le plus grand soin. Dans quelques occasions le feu consumait entièrement les victimes sur l'autel ; mais plus communément, elles étaient coupées en trois parts, dont une se consumait sur l'autel, une autre formait le lot des prêtres qui offi-

ciaient, et la troisième était remise à celui qui avait offert le sacrifice, et qui la partageait avec ses amis. Les Gaulois ne se bornèrent pas à immoler des bœufs, des brebis, des boucs, etc. il n'est que trop constant qu'ils offrirent à leurs dieux des victimes humaines. C'était un des articles des Druides, *qu'il n'y avait que la vie d'un homme qui pût être offerte pour la vie d'un homme.* Dans plusieurs grandes occasions, ils formaient avec de l'osier une énorme et colossale figure humaine, et, après l'avoir remplie d'hommes et l'avoir entourée de paille et d'autres matières combustibles, ils y mettaient le feu et réduisaient le tout en cendres. Ils préféraient, à

la vérité, des criminels, parce qu'ils regardaient leur mort comme plus agréable à la divinité ; mais quand il ne s'en trouvait pas, ils ne se faisaient pas de scrupule de les remplacer par des hommes innocents. Les Druides offraient ces affreux sacrifices pour le peuple entier, au commencement d'une guerre dangereuse, ou dans le temps de quelque calamité nationale, et pour les particuliers d'un rang distingué, lorsque ceux-ci étaient affligés de quelque grave maladie.

La divination, c'est-à-dire, l'art de découvrir les événements futurs, soit par le vol des oiseaux, soit par l'inspection des entrailles des victimes, soit de toute autre manière,

était en grand honneur chez les Gaulois. Entre autres procédés usités pour pénétrer dans l'avenir, il en était un du genre le plus affreux. Les augures prenaient un homme destiné au sacrifice, et le tuaient d'un coup d'épée qu'ils lui donnaient au dessus du diaphragme; et en observant la posture dans laquelle il tombait, ses différentes convulsions, et la direction dans laquelle le sang coulait de son corps, ils formaient leurs prédictions d'après certaines règles reçues.

La superstition des Gaulois était telle, qu'il y avait tous les jours des sacrifices et d'autres actes de religion. Ces sacrifices de tous les jours se faisaient à midi et à mi-



Challiou del. Alix sculp.

SACRIFICE USITÉ CHEZ LES GAULLOIS POUR PRÉVENIR L'AVENIR.

nuit, heures auxquelles ils croyaient que les dieux visitaient leurs bois sacrés. On a pensé que leurs hommages à midi étaient pour le soleil et pour les autres dieux célestes ; et à minuit, pour la lune et les puissances infernales. Les Gaulois partageaient leur temps en mois lunaires, en comptant, non pas depuis la nouvelle lune, ou depuis son plein, mais depuis le sixième jour d'une lune jusqu'au sixième jour de l'autre. Le premier jour de chaque mois lunaire, suivant cette manière de compter, ou le sixième, suivant la nôtre, était consacré à une fête religieuse. Ce jour était tellement révéré parmi eux, qu'ils avaient arrangé leurs mois, leurs

années, et même leurs siècles qui n'étaient composés que de trente années, de manière qu'ils commençassent toujours à cette époque. La célébration des fêtes annuelles se faisait avec beaucoup de dévotion et d'apparat. Une des plus augustes était la solennité dans laquelle l'*Archidruide* coupait le *gui du chêne*, et dont Pline nous a laissé la description : « Les Druides ne con-« naissaient rien de si sacré que le « gui du chêne. Comme il est très-« rare, et par conséquent difficile « à trouver, quand ils en ont dé-« couvert un, ils vont à un jour fixé « le cueillir en grande pompe et avec « cérémonie. Lorsqu'ils ont préparé « tout sous le chêne, tant pour le

« sacrifice que pour le banquet qu'ils « donnent à cette grande fête, ils « lient deux taureaux blancs par les « cornes ; ensuite l'un des Druides, « habillé de blanc, monte sur l'arbre, « et coupe avec un couteau d'or le « gui qui est reçu dans un *Sagum* * « blanc. Cette cérémonie finie, ils « procédent à leurs sacrifices et « à leurs festins. » Cette fête était célébrée aussi près du 10 mars que l'âge de la lune le permettait, attendu que ce jour était le premier de leur nouvel an.

Le premier de mai était aussi une grande fête annuelle instituée en l'honneur de Belinus ou du So-

* Voir Furgault, Dictionnaire des Antiquités, au mot *Sagum*.

leil. On allumait ce jour là des feux prodigieux dans tous les lieux sacrés, et on offrait beaucoup de sacrifices à cet astre superbe, qui commençait alors à répandre plus d'éclat et de chaleur. Le jour du milieu de l'été et le premier de novembre étaient aussi des fêtes annuelles ; l'une avait pour but d'implorer les influences bienfaisantes du ciel sur les champs, et l'autre de le remercier des saisons favorables et des fruits de la terre, ainsi que de forcer chaque famille, comme il a été dit plus haut, de payer leurs contributions annuelles. Dans ces fêtes, après que les sacrifices prescrits et les autres actes de dévotion étaient finis, on passait

le reste du temps dans des festins, à chanter, à danser, et à se livrer à toutes sortes de divertissements.

C'était un article de la croyance des Druides, *qu'il n'était pas permis de construire des temples pour Dieu, ni de l'adorer dans des murs et sous des toits.* Tous les lieux destinés à leur culte étaient donc placés en plein air, et en général sur des éminences d'où ils voyaient parfaitement les corps célestes auxquels ils adressaient une grande partie de leurs hommages. Mais pour se mettre à l'abri des vents et des pluies, lorsqu'ils se préparaient à instruire leurs disciples, ou à célébrer leurs rites religieux, ils choisissaient les retraites les plus cachées des forêts,

Celles-ci étaient plantées à cet effet dans les positions les plus convenables, et composées des arbres qu'ils aimaient le plus. Le principal de ces arbres était le chêne, pour lequel les Druides avaient la vénération la plus grande et la plus superstitieuse. Les Druides faisaient tant de cas du chêne qu'ils ne pratiqaient pas la moindre cérémonie religieuse, sans être ornés de guirlandes de ses feuilles. Ils pensaient que ce qui croît sur cet arbre vient du ciel, et que Dieu l'avait choisi par dessus tous les autres. Les bois sacrés où ces prêtres se retiraient, étaient arrosés par quelque fontaine ou rivière consacrée, et entourés par un fossé ou boulevard destiné

à empêcher d'y entrer ceux qui n'en avaient pas le droit.

Au centre du bois était un espace circulaire, fermé par un ou deux rangs de grandes pierres mises perpendiculairement sur la terre, qui formaient le temple dans l'enceinte duquel se trouvait l'autel destiné à offrir les sacrifices.

Près du temple ils élevaient leurs carneddes ou monts sacrés, et leurs cromlechs ou tables de pierre sur lesquelles ils préparaient tout ce qui était nécessaire à leur culte. Les Gaulois n'avaient dans leurs bois sacrés aucune image de leurs dieux, du moins sous la forme humaine, ou sous celle d'animaux; cependant on doit leur supposer certains sym-

boles visibles, car parmi eux l'emblême ou la représentation de Jupiter était un chêne d'une grande hauteur. Les chênes dont on se servait pour cela étaient de simples troncs, et ces emblêmes étaient d'une fermeté et d'une stabilité inébranlables. Voilà ce que l'histoire nous a transmis de plus constant sur le Druidisme, qui a usurpé pendant plusieurs siècles une autorité presque absolue sur les esprits et sur les personnes.

TABLE.

(Les chiffres romains indiquent le tome, et les chiffres arabes la page.)

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

X.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE.

